



ROBIACTA

REVUE TRIMESTRIELLE
D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE
PROVENÇALES

PUBLIÉE PAR LA
SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE, D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE
DE MARSEILLE ET DE PROVENCE

TOME VII — ANNÉE 1927

(3^e et 4^e Trimestres)



MARSEILLE
AU SECRETARIAT GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ
Palais de la Bourse

—
1927

Pomière (2)

BIBLIOTHÈQUE
DU DOCTEUR
LUCIEN MAYET

Considérations sur le gisement de Glozel et sur son ancienneté

Lorsque, à la demande d'un certain nombre de nos collègues, j'ai accepté de retracer, le 8 décembre dernier, les impressions que j'avais rapportées de ma visite à Glozel, la Commission des congressistes d'Amsterdam n'avait pas encore publié son rapport. Les conclusions de ce rapport n'ont modifié en rien mes idées sur l'authenticité et sur l'âge du gisement. C'est la raison pour laquelle je crois devoir exposer sans rien y changer le récit de ma visite à Glozel et les réflexions qui m'ont été suggérées par l'examen attentif des trouvailles faites dans le champ des Fradin.

C'est au début de septembre 1927, le 7, que j'ai eu l'occasion d'entrer en relations avec le D^r Morlet et de me rendre à Glozel. J'avais été vivement intéressé par les déclarations de M. Camille Jullian, l'illustre historien des Gaules. Je m'attendais à trouver à Glozel une confirmation de sa théorie, faisant de ce gisement l'ancre d'une sorcière gallo-romaine.

C'est donc en sceptique sur leur très haute antiquité que j'ai considéré tout d'abord les objets que le D^r Morlet a bien voulu faire défiler sous mes yeux ou mettre entre mes mains. J'ai examiné attentivement le « renne marchant » qui a été l'objet de si vives discussions, ce renne gravé sur un galet noirâtre avec un art très vivant dont le professeur Boule a cru devoir suspecter l'authenticité. J'ai pu examiner à loisir ce trait de gravure grisâtre, non patiné comme le reste du galet qui a fait penser au professeur Boule que cet objet

143 400

était l'œuvre d'un faussaire. Le D^r Morlet m'a montré ensuite quelques-unes des plus belles tablettes à inscriptions qui ont fait la célébrité du gisement.

Le lendemain, 8 septembre 1927, je me suis rendu à Glozel. Ce n'est point, comme on l'écrit souvent un village, mais un petit hameau de 4 ou 5 maisons dépendant de la commune de Ferrières-sur-Sichon (Allier), situé à une altitude supérieure à 500 mètres dans les contreforts du Plateau Central, à 23 kilomètres au Sud-Est de Vichy. Le vrai nom de ce hameau serait Glozet et non Glozel (étymologiquement Closet, lieu clos) d'après M. l'abbé Naud, curé de Ferrières.

Le Musée Fradin, situé au rez-de-chaussée de la modeste maison occupée par la famille Fradin, est une petite pièce de 2 mètres sur 3 environ, basse de plafond et entourée de vitrines de fortune, dont certaines sont faites d'étagères devant lesquelles on a placé une vitre. C'est là que sont abritées les pièces déjà très nombreuses recueillies par le D^r Morlet en collaboration avec E. Fradin.

La vue des objets que m'avait montrés le D^r Morlet n'avait pas suffi pour chasser de mon esprit un certain doute sur la contemporanéité entre une écriture déjà très évoluée, des outils de pierre polie et d'os représentant une industrie assez primitive et des gravures apparentées aux dessins du bel âge du renne. Je dirai même, en toute sincérité que mon doute fut accru encore lorsqu'en entrant je vis plus ou moins dissimulées sous la table, à gauche de la porte d'entrée, des briques provenant du fameux four de verrier et une meule, en basalte, me semble-t-il. L'idée qu'il s'agissait là de gallo-romain, ainsi que le pensait M. Cam. Jullian en se basant sur l'épigraphie, se trouva tout d'abord renforcée. Mais lorsque me retournant et faisant rapidement le tour de la petite salle du Musée Fradin, je vis les vitri-

nes remplies des objets recueillis depuis près de trois ans dans le champ de fouilles, je fus envahi par une impression étrange, véritablement saisissante à la vue du mobilier funéraire de Glozel. Les vitrines renferment en grand nombre des vases courts et ventrus, possédant un orifice étroit et ornés à la partie supérieure de figures impressionnantes, qui font penser tout aussitôt « aux vases funéraires à tête de chouette » récoltés par Schliemann en Asie-Mineure et déposés aujourd'hui au musée mycénien d'Athènes. Pour le D^r Morlet il s'agit là de vases dont la forme résulte de la figuration du crâne symbolisant la mort. Il y a deux trous parfois larges à la place des yeux, des arcades sourcilières proéminentes en arc fortement incurvé et parfois tendant vers le cercle, un nez droit et court réduit à son ossature, à ses os propres. Ce facies sans bouche, où Schliemann croyait reconnaître l'image de la chouette, consacrée à Minerve, le D^r Morlet l'interprète comme la reproduction du crâne avec une ouverture étroite comme une trépanation, l'effigie de la mort. Il pense que la représentation symbolique a exigé la suppression de la bouche, la mort étant le grand silence.

J'avoue que pour ma part, quoique les vases troyens soient parfois de type humain avec des yeux fendus en amande et à demi-clos, l'hypothèse de Schliemann me paraît vraisemblable même pour Glozel. Dans la plupart de ces vases les yeux sont très rapprochés, beaucoup plus rapprochés qu'ils ne le sont dans l'espèce humaine, et en général les sourcils se continuent directement, sans la moindre dépression avec cette partie que le D^r Morlet considère comme les os propres du nez mais qu'on peut considérer aussi comme un bec. D'autre part, le crâne du squelette humain frappe par sa large denture, son rictus. La suppression de la bouche lui enlève son caractère le plus frappant.

Pourquoi dans l'hypothèse d'une tête squelettique, l'artiste n'a-t-il pas représenté les orifices d'entrée des fosses nasales, si frappants eux aussi et qui ont fait donner à la mort, son surnom de la camarde ?

Pour ces raisons j'admettrais plus volontiers que l'artiste glozélien a voulu représenter la divinité tutélaire des tombeaux à *facies de chouette* qu'on retrouve en Asie-Mineure, en Europe centrale et méridionale dès l'âge de la pierre polie, qui s'est répandue pendant l'âge du cuivre et qu'on peut retrouver en certaines régions jusqu'à l'âge du fer¹.

Cette impression d'étrangeté, doublée d'une impression de nouveauté s'accroît encore lorsqu'on examine à côté les vases funéraires, les nombreux phallus découverts dans la nécropole de Glozel. Ces phallus, le D^r Morlet les considère comme des idoles correspondant à quelque rite funéraire en relation avec la croyance à une autre vie et non avec la recherche de propriétés prolifiques ou érotiques. Ce qui semble donner raison à la conception du D^r Morlet, personne ne me semble y avoir insisté, c'est que ces phallus sont tous à l'état de repos. Sur quelques-uns d'entre eux, mais ils existaient peut-être sur tous, on retrouve à la partie postérieure du scrotum le fameux masque, divinité tutélaire plus probablement que tête de mort. Parmi ces phallus il en est un assez grand nombre qui sont bisexués, le scrotum portant sur la face antérieure un orifice ovale ou triangulaire, schématisant les organes féminins externes qui ne sont vraiment bien figurés que sur un phallus trouvé dans une des tombes découvertes en juin dernier, ce qui fait qu'il ne peut persister de doute sur l'intention de l'ar-

¹ Un vase figuré par le D^r Morlet me semble présenter un *facies de chouette* indiscutable. C'est le vase représenté fig. V, p. 355 du *Mercure de France* du 15 Juillet 1927, n° 698 dans l'art. du D^r Morlet ; Les vases inscrits de Glozel.

tiste de figurer à la fois les deux sexes sur la même idole. Ces idoles n'ont donc, on le voit, rien d'ithyphallique au sens étymologique du mot.

Détournant un instant notre attention de ces étranges urnes funéraires, de ces nombreux phallus bisexués, regardons maintenant les célèbres tablettes à inscriptions qui représentent certainement la découverte la plus importante, l'originalité la plus troublante de la station de Glozel. Ces tablettes, au nombre d'une centaine, sont faites d'argile non cuite ou peu cuite. Elles sont presque toutes de petites dimensions, guère plus grande que la main, exceptionnellement elles atteignent 38 cm. sur 33 et 35 cm. sur 25 comme c'est le cas de tablettes trouvées aux extrémités d'une des tombes en pierre sèche.

Parmi elles, il en est quelques-unes qui présentent des inscriptions sur les deux faces. Ce qui fait le grand intérêt des briques de Glozel, c'est que, contrairement à certains objets découverts antérieurement dans divers pays, elles ne présentent pas des signes isolés mais de vraies inscriptions indiquant qu'une véritable écriture existait déjà à cette époque reculée. Or, pour les raisons que nous verrons en étudiant la chronologie de Glozel, le D^r Morlet place cette station à une époque ancienne du néolithique. Pour lui, les inscriptions portées sur les tablettes représentent des signes en partie idéographiques et en partie syllabiques. Pour établir ce point il se base sur le nombre relativement grand des signes qu'il a pu relever, au nombre de 106 types différents, au 15 avril 1927, c'est-à-dire en nombre plus élevé que ceux des alphabets proprement dits. Il s'agirait là d'une écriture très ancienne, autochtone, car on y retrouverait des caractères qui existent déjà dans le Magdalénien.

On sait en effet que des inscriptions remontant à l'âge du renne ont été relevées par Piette à la Madeleine et à Rochebertier et par le D^r Capitan, dans la grotte de Montespan-Ganties. Ces caractères ressemblent assez aux caractères glozéliens.

Le D^r Morlet a longuement étudié dans plusieurs articles parus dans le *Mercur de France* l'écriture de Glozel, la comparant avec les écritures égéennes et recherchant ses ascendances magdaléniennes. Il ne tente pas de déchiffrer les tablettes ni d'en fixer la nature.

Or dès la publication du 1^{er} fascicule du travail du D^r Morlet en collaboration avec Emile Fradin, M. Camille Jullian, d'après l'examen des photographies des tablettes, a cru pouvoir affirmer que l'écriture de Glozel était de la cursive latine et que les tablettes représentaient des *laminæ litteratæ*, formules magiques, gnostiques ou basilidiennes qui proviendraient d'un sanctuaire de source.

A côté des tablettes et des phallus on a trouvé dans les tombes de Glozel d'autres objets étranges en terre cuite en forme de sphéroïdes hérissés de pointes mousses que le D^r Morlet interprète comme des *bobines à six pointes*, celles-ci présentant souvent des orifices destinés, d'après lui, à fixer le fil et montrant encore la trace laissée par son frottement à leur surface. M. C. Jullian considère cet objet comme une figuration schématique du corps humain, figure d'envoûtement car Glozel représente pour lui l'autre d'une sorcière gallo-romaine.

Une autre variété d'objets d'argiles est représentée par ce que le D^r Morlet a décrit comme « lampes à bord droit ». Ces lampes portent des inscriptions et sur l'une d'entre elles au moins on aperçoit une étoile à 6 branches qui semble bien représenter l'emblème solaire, le fameux swastika.

On trouve assez couramment à Glozel dans la couche archéologique des galets gravés représentant des animaux. Quelques-unes de ces gravures sont bien venues et vivantes quoique inférieures et un peu différentes par leur facture des gravures de l'âge du renne. Elles représentent des animaux aujourd'hui disparus de la région, comme le daim, une sorte de buffle, de l'avis de M. l'abbé Breuil, des capridés, des chevaux et enfin le fameux galet qui représenterait un renne pour certains, un cervidé indécis pour d'autres. D'autres pierres gravées montrent des chevaux, une scène d'allaitement, fait inconnu dans le paléolithique mais qui se retrouve dans les gravures rupestres de l'Ibérie.

Les gravures portant fréquemment des caractères glozéliens semblent bien être contemporaines des tablettes et des urnes funéraires, mais il est difficile de dire si elles se rattachent à l'art de l'âge du renne déjà en voie de décadence et elles ne me paraissent pas suffisantes pour permettre de dater la station.

A côté de ces galets à gravures on a trouvé à Glozel une industrie de l'os très développée que le D^r Morlet rapproche de celle de Nostvet, étudiée par Shetelig, qui caractériserait le premier âge néolithique en Norvège.

Nous pouvons contempler en effet dans les vitrines du musée Fradin, des harpons en os à trois barbelures, assez différents des harpons plats qui caractérisent l'Azilien, rappelant plutôt de loin certains types magdaléniens, mais plus grossiers, moins bien finis. On trouve des hameçons, des aiguilles à coudre en os bien moins fines et moins belles que celles du Magdalénien. On trouve encore des pointes en os pour le jet, des sagaies à base fourchue et toutes sortes d'autres objets en os : épingles sinueuses, pendeloques, boutons, plaquettes osseuses à inscriptions, sabots de cervidés gravés ou portant des signes alphabétiques.

On voit encore à Glozel des galets usés et appointés et une série de dix-huit haches polies, toutes en galets roulés, que le D^r Morlet considère comme de type primitif. Elles sont fréquemment de forme triangulaire, or cette forme a persisté relativement tard dans le néolithique. Sur la plupart d'entre elles le tranchant seul est poli. Sur plusieurs on aperçoit des caractères en tout semblables à ceux des tablettes. Il en est de même sur les anneaux en schiste polis. On trouve enfin des colliers formés de dents d'animaux ou de petits galets où l'on a tracé des pédoncules de suspension.

En dehors de ces objets on aperçoit des fragments de vase en grès contenant des traces de verre, des larmes bataviques et de petits vases de verre provenant de la couche superficielle du gisement près du prétendu four de verrier et paraissant l'indice d'une civilisation déjà fort avancée.

Tels sont les principaux objets qui remplissent en rangs serrés les quelques vitrines du musée Fradin. Nous les examinons longuement. M. Fradin nous ouvre les vitrines pour nous permettre de voir de près et de toucher les objets qui nous intéressent particulièrement.

Ceci fait, je me rendis accompagné de M. Fradin jusqu'au champ de fouilles, situé à une certaine distance du hameau de Glozel, à 600 mètres environ à vol d'oiseau et en contre-bas au pied d'une pente dont les terres sont la propriété de la famille Fradin sur le bord d'un petit ruisseau, le Vareille, affluent du Sichon. Il existe là une sorte de petit plateau récemment déboisé mais couvert encore en partie d'herbes et d'arbustes, qui domine de quelques mètres à peine le ruisseau. Le terrain est formé d'une argile jaune kaolinique, résultant de la décomposition des granulites du voisinage. Il y a au-dessus de la station des

suintements qui sont l'indice d'une source. Le champ de fouille est entouré d'une barrière. Celle-ci à peine ouverte, guidé par M. Fradin, nous entrons presque aussitôt dans la tranchée où nous voyons les traces des fouilles en cours, mais pas d'indices de remaniements ni de galeries creusées dans la paroi des tranchées.

M. Fradin nous montre les tombes découvertes en juin 1927, par le D^r Morlet. Ce sont des tombes à coffrage en pierres sèches qui nous étonnent par leur petitesse relative. Elles mesurent 1 m. 95 de longueur et seulement 0 m. 32 de largeur aux extrémités. Le D^r Morlet a tenu à ce que l'architecture des tombes soit respectée. Il les a vidées de leur contenu par une extrémité. Par l'étroite entrée j'ai pu passer la tête et distinguer à l'intérieur de cette sorte de cercueil de pierre des caractères semblables à ceux des tablettes gravés sur la paroi.

Une de ces tombes contenait un squelette humain entouré de 72 pièces, toutes semblables à celles déjà découvertes. Squelette et objets ont été transportés en respectant leurs rapports réciproques dans une vitrine du musée. La deuxième tombe ne fut ouverte que le 21 juin, en présence de M. le commandant Espérandieu, membre de l'Institut, et de M. Audollent, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. Elle fournit 121 objets dont 3 vases à masques sans bouche, 1 tablette avec empreinte de mains, 4 lampes, 3 bobines. D'après le D^r Morlet, l'examen des fragments de crânes et des maxillaires permettrait d'établir qu'il s'agissait de dolichocéphales aux dents fortement usées. Le fémur présenterait une ligne âpre très saillante.

Le soir tombe, la pluie menace, nous sommes obligés de quitter à regret le champ de fouilles.

Arrivé à Glozel comme bon nombre de visiteurs avec l'idée que nous allons trouver une station gallo-romaine,

un antre de sorcière, nous en sortons avec une impression tout autre, convaincu qu'il s'agit là d'autre chose que du gallo-romain d'une civilisation très spéciale qu'il faut placer à un moment difficile à préciser du deuxième âge de la pierre. Aucun objet franchement gallo-romain n'a en effet été découvert à Glozel et le morceau de fer qu'on a trouvé est douteux.

Notre visite terminée, nous revenons au musée Fradin, véritablement impressionné par tout ce que nous avons vu, mais sans avoir pu faire de constatations indiscutables d'authenticité, avec le sentiment que les fouilles sont bien conduites et qu'il ne semble pas y avoir de supercheries.

Dès 1926, en effet, un doute avait été émis sur l'authenticité des découvertes de Glozel par M. Seymour de Ricci, antiquaire. Un ingénieur, M. Vayson de Pradenne, avait cru pouvoir confirmer ces doutes par la découverte de conduits dans l'argile s'ouvrant sur le front de taille de la tranchée. Ces conduits seraient remplis d'une matière plus tendre. Ils auraient servi à un faussaire, en l'espèce très probablement M. Emile Fradin, à introduire ces objets. Ces conduits existent bien, ce sont des galeries de taupes, abondantes dans cette région et l'expérience a prouvé que le plus souvent ils ne mènent à rien. Il en est de même de la question du vide existant entre le sol argileux et le mur en pierre sèche d'une des tombes. M. Vayson de Pradenne avait cru pouvoir en conclure que les tombes avaient été construites récemment par cheminement en tunnel avec des matériaux rapportés. M. Butavand, ingénieur également, a réfuté très savamment les arguments de M. Vayson de Pradenne.

Il suffit d'aller visiter le musée Fradin pour voir, inscrite sur les tablettes et sur les vases, la preuve de leur authenticité sous la forme par exemple de racines qui les

traversent de part en part et dont certaines ont mis plusieurs années à se développer. Ces constatations éliminent l'hypothèse formulée par M. Vayson de Pradenne de pièces déposées par un faussaire pendant la nuit ou à l'heure des repas par des galeries transversales. Cette hypothèse est aussi injurieuse qu'insoutenable.

Il est un fait digne d'être noté, c'est que tous ou presque tous ceux qui ont vu de leurs yeux le gisement de Glozel, même s'ils sont venus en sceptiques, comme c'est mon cas, sont repartis sans le moindre doute sur l'authenticité de la station. Les antiglozelistes sont au contraire en très grande majorité des savants qui ne sont point allés à Glozel.

Un des exemples les plus frappants de l'effet produit sur le visiteur par les pièces du D^r Morlet et du musée Fradin, est celui de M. Audollent, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont, que M. C. Jullian avait désigné comme le plus apte à traduire les tablettes magiques gallo-romaines de Glozel. Ce savant, dont la compétence est hautement reconnue, est allé à Glozel. Cela lui a suffi (est-ce un envoûtement par la sorcière ou l'esprit de Glozel?) pour être convaincu qu'il ne s'agissait pas là d'un gisement gallo-romain et surtout que l'authenticité des trouvailles n'était pas douteuse. Il a exposé dans le *Temps*, dans les derniers jours de novembre 1927, ses raisons de croire à l'authenticité. Il y croit parce qu'il a vu le terrain, les tranchées qu'on y a pratiquées. Il a tenu dans ses mains les objets qui en sont sortis. Il y croit parce que rien ne lui a paru oblique dans l'attitude du D^r Morlet, il a eu sur ce savant et sur la famille Fradin les meilleurs renseignements, parce que surtout les objets déterrés dans le champ Fradin sont tellement extraordinaires pour la plupart, que pour en imaginer de pareils, ce ne serait pas

trop de toute la science et de tout l'esprit d'invention des préhistoriens les plus avertis. Parce que enfin il serait fort difficile de dissimuler dans un hameau de quatre maisons l'outillage nécessaire et du reste les détracteurs de Glozel ont fait surveiller le jeune Fradin par la police qui n'a rien noté de suspect.

Quant au fait que les gravures des galets, en particulier le cervidé dénommé « renne marchant », manquait de patine ou que le galet avait une patine différente de celle de la gravure dont le trait paraissait frais, ce qui avait fait penser à M. le professeur Boule qu'il s'agissait d'un faux; M. Déperet, l'éminent paléontologiste, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, l'a expliqué de façon plausible. On sait que la patine provient de l'oxydation des sels de fer et de manganèse par l'eau de pluie ou d'al-tération superficielle par l'anhydride carbonique. Or le sol de Glozel étant imperméable, car il est formé de kaolin, les objets ont été privés du contact de l'air et des eaux d'infiltration. Il s'ensuit qu'il est tout naturel qu'ils soient peu patinés et qu'il y ait une différence notable entre la patine du galet formée en plein air pendant une longue période et celle du trait, le galet ayant été enfoui dans un sol imperméable peu après avoir été orné de gravures.

Une autre preuve de l'authenticité je la vois dans le fait que d'autres trouvailles assez analogues à celles de Glozel, ont été faites ailleurs. Une station a été découverte il y a vingt ans, au Portugal, dans un dolmen à Alvao. Les pièces découvertes dans cette station, plaques de pierre portant des inscriptions en écriture linéaire inconnue, ont été considérées comme l'œuvres d'un faussaire. On a beaucoup discuté sur elles. La découverte de Glozel vient démontrer leur authenticité et les deux stations se confirment l'une par l'autre. D'autre part, une tablette couverte d'ins-

criptions a été découverte à Glozel plus d'un an avant les fouilles du D^r Morlet. Des pièces variées ont été trouvées ailleurs : un bracelet de schiste à Sorbier, dans l'Allier, une hache polie à Saussat, une autre à Montcombroux, portant des caractères semblables à ceux de Glozel. Ces découvertes éparses viennent confirmer l'existence prouvée par Glozel d'une écriture linéaire dès le deuxième âge de la pierre dans notre pays¹.

Le D^r Morlet s'est offert très obligeamment à toutes sortes de fouilles de contrôle et en 1927 comme en 1926 de nombreux savants sont venus fouiller à Glozel, en des points choisis par eux et réservés comme témoins à leur intention. Il en résulte un aspect quelque peu bouleversé de la station qu'on ne peut impartialement reprocher au D^r Morlet, accusé à cause de cela par certains de fouiller sans méthode. J'ai vu ces *témoins* et constaté qu'ils n'avaient pas subi de remaniement, que la terre végétale était intacte ainsi que les buissons et qu'en certains points on trouvait de véritables arbres au-dessus de la couche archéologique. Les savants venus à Glozel ont été unanimes et, à une ou deux exceptions près, ils ont signé des procès-verbaux certifiant l'authenticité. C'est le cas en particulier de M. Peyrony, que le ministre de l'Instruction publique a désigné pour surveiller le gisement de Glozel et qui fait partie de la Commission d'Amsterdam. M. Björn, directeur du Musée d'Oslo, à la suite d'une visite à Glozel, fut convaincu au point d'écrire avec quelque véhémence :

¹ Les fouilles faites par M. Pérot en 1917 à Montcombroux (Allier) et relatées dans les Bulletins de la Société Préhistorique Française, ont montré l'existence dans cette localité d'un atelier de bracelets et de disques polis en schiste dont un nodule et plusieurs fragments portent des caractères semblables à ceux de Glozel. Cette découverte et les découvertes récentes, faites dans plusieurs localités de l'Allier, parlent en faveur de l'authenticité du gisement de Glozel.

« Il faut être aveugle ou malhonnête pour poser la question d'authenticité ».

Nous ne nous attarderons pas longuement à discuter cette question, car nous n'avons personnellement aucun doute que les pièces qu'on trouve en nombre immense à Glozel ne sont pas l'œuvre d'un faussaire. Où le prétendu faussaire se serait-il en effet procuré en si grand nombre des ossements fossilisés, des dents de daim, animal n'existant plus dans la région, des sabots de cervidés, des fragments de maxillaires humains pourvus de dents à couronnes profondément usées, des fémurs humains à pilastre, particularités qu'on ne rencontre que dans les races préhistoriques ou protohistoriques? Tous objets, il faut en convenir, qui sont loin d'être des articles courants. Où a-t-il pris modèle pour les « bobines à pointes » qui sont inconnues à l'époque gallo-romaine et jusqu'ici à toute autre époque en Gaule. Malgré toutes les attaques nous restons partisans de l'authenticité. Mais il reste une question aussi importante, qui est et qui sera peut-être longtemps l'objet de controverses, c'est celle de la date à assigner au gisement.

Chronologie basée sur l'épigraphie. — Dès la publication par MM. Morlet et Fradin des premières inscriptions découvertes à Glozel, sur le vu des photographies données par les auteurs, M. C. Jullian crut reconnaître dans ces caractères une écriture cursive latine du temps des empereurs romains. Pour lui il ne s'agit pas d'une écriture très ancienne. L'alphabet de Glozel serait inspiré des alphabets méditerranéens qui avaient cours au III^e et au II^e siècle avant notre ère. Glozel serait un champ magique. Il écrit : « Je ne crois pas qu'il existe dans le monde classique un gisement de sorcellerie aussi complet que celui de Glozel : inscriptions sur briques, signes sur pierres, gra-

vures d'animaux propices ou fantastiques, amulettes de tout genre, simulacres pour envoûtement, vaisselle de sorcière, verroterie talismanique, tout y est de ce qui était nécessaire aux opérations magiques ».

Pour M. Jullian les briques portent des paroles d'incantation et d'envoûtement comparables à celles qui sont déjà connues. Comme dans toutes les inscriptions de ce genre et en particulier dans celles du Bas-Empire, il trouve ou croit trouver, mêlées aux lettres ordinaires des lettres étrangères, les *notæ* ou *characteres* et il renvoie à ce sujet à saint Augustin qui applique le terme de *characteres* aux pseudo-lettres qui avaient un caractère de salut. Il trouve ainsi parmi les signes d'écriture l'échelle à crochet des tablettes magiques des derniers temps de l'Empire, le fouet, le grabat de la sorcière schématisé, la fourche, le crochet, le serpent, peut-être le lézard et un X dont il fait une variété de fourche patibulaire. Ces signes auraient une valeur comparable au *tripēs* ou mensula qu'on retrouve à Pergame et sur le fragment d'autel gallo-romain publié par nos collègues MM. de Gérin-Ricard et Chanfreau. M. C. Jullian interprète toutes les pièces de Glozel comme des pièces d'envoûtement, les vases à masque humain auraient des yeux agrandis comme si on y avait enfoncé les doigts, ces visages rappelant peut-être les *vultus*, formes magiques de face humaine d'où dérive peut-être *invultare*, envoûter, qui signifierait étymologiquement façonner en visage. Les phallus seraient là pour nouer ou dénouer les aiguillettes d'individus figurés uniquement par l'organe visé. Les phallus bisexués lui paraissent destinés à lier ou délier d'un seul coup un homme et une femme. Quant aux phallus à masques, ils seraient destinés à supprimer l'ensemble des facultés intellectuelles et génésiques du couple visé.

On sait d'autre part que M. Jullian ne s'en est pas tenu là et qu'il a donné la traduction de plusieurs tablettes de Glozel, entre autres une relative à Tychon, divinité ithyphallique qui expliquerait la présence des phallus, peut-être même des phallus bisexués. Une des dernières tablettes traduites vanterait les eaux du bassin de Vichy et engagerait à aller s'y baigner. M. Jullian dut la retourner de bas en haut pour la déchiffrer et il lut : tali(ter) nob (is) I(oquitur) Ax... iu opitular(e)tis amare, s(ic) : nova I(una) c(irca) cal(endas) april(is) adite Sux(onem) lava(tim). Ainsi nous parle Ax... : afin que vous (vous) aidiez à aimer, (faites) ainsi : à la nouvelle lune, autour des calendes d'avril allez au Sichon prendre des bains.

Le D^r Morlet a reproché à l'éminent historien des Gaulles les prodiges d'ingéniosité qu'il doit déployer pour la traduction des tablettes, les coups de pouce qu'il doit donner pour retrouver des lettres latines sous les caractères de Glozel, au point qu'il a dû utiliser les cassures de la brique que la photographie ne permet pas de distinguer pour en faire les jambages de certains caractères.

La manière de voir de M. Jullian n'a pas été généralement adoptée et M. Audollent, particulièrement compétent en épigraphie latine et connu par ses traductions de tablettes magiques latines et grecques, s'est refusé à voir dans les inscriptions de Glozel des formules magiques en cursive latine. Après avoir visité le musée Fradin il écrit : « J'acquis la certitude que rien de ce qu'il contenait n'avait une origine gallo-romaine, que tout remontait au contraire à des temps beaucoup plus reculés, sans doute à la période néolithique. Quant à l'écriture je ne parviens pas à la rattacher aux formes cursives dont j'ai l'habitude ».

Du reste d'autres savants épigraphistes, comme M. René Dussaud, conservateur du musée du Louvre, voient

dans les inscriptions de Glozel de l'écriture phénicienne qui serait l'œuvre d'un faussaire. Pour lui, les 21 premières tablettes de Glozel sont des caractères phéniciens empruntés à l'alphabet phénicien récent du type d'Eshmou-nanazar (du v^e siècle avant J.-C.). L'auteur des tablettes, lorsqu'il aurait eu connaissance d'une écriture plus ancienne, du XIII^e siècle avant notre ère, a bouleversé le numérotage des signes glozéliens. De la sorte on a pu dire que l'écriture glozélienne était plus voisine de l'alphabet d'Ahiram du XIII^e siècle que de l'alphabet d'Eshmou-nazar. M. René Dussaud en se basant sur l'épigraphie seule, serait donc convaincu de la fausseté des tablettes glozéliennes.

Que penser de l'opinion de ces éminents épigraphistes sinon que les tablettes de Glozel ne peuvent être à la fois en cursive latine du III^e siècle de notre ère et en phénicien du XIII^e siècle.

Le D^r Morlet pense que l'écriture de Glozel représente des signes idéographiques ou peut-être syllabiques, que c'est une écriture très ancienne et autochtone. Cette écriture rappelle celle des inscriptions rupestres des Iles Canaries, des dolmens numidiques, les runes scandinaves et les caractères de l'ancien pâli. Il se base sur la présence de signes d'écriture sous la gravure d'un renne pour établir la priorité de l'alphabet de Glozel. Les glozéliens seraient les inventeurs de l'écriture et les signes employés par eux se rattacheraient aux écritures magdaléniennes. Piette, en 1872, avait recueilli à Gourdan un bois de renne portant des signes ressemblant à notre A, à l'M et un signe analogue à l'S. La plupart des fragments de ce bois de renne furent volés à Piette, lors du cambriolage de sa collection. L'inscription de Rochebertier, celle de la Madeleine trouvée par Lartet et Christy sur un os de renne et reproduite dans les

Reliquiæ aquitanicæ (pl. XXVI), montre des A non fermés en haut qu'on trouve à Glozel. Ce serait l'ancêtre de notre A actuel. Le D^r Morlet rapproche aussi les X de l'Azilien signalés par l'abbé Breuil, X dont une des barres possède un petit trait horizontal, de même l'H et le F liés qui se trouvent à Laugerie comme à Glozel. Les caractères aziliens relevés par Piette sur les galets colorés du mas d'Azil ressemblent aussi beaucoup à ceux de Glozel. Pour le D^r Morlet ce n'est pas par suite d'une ascendance mais d'une évolution parallèle, car pour lui le Glozélien débute avant l'Azilien et fait immédiatement suite au Magdalénien.

Le D^r Morlet constate la parenté des caractères glozéliens avec les écritures égéennes et se demande s'ils n'ont pas persisté dans l'écriture primitive des Celtes dont il reste si peu de traces. Il croit retrouver cette écriture dans les estampilles de poteries à nom gaulois de Vertault (Côte d'Or), sur les médailles marseillaises dites puniques et plus spécialement dans l'inscription de Carpentras si bien étudiée par M. C. Jullian.

Sans compétence spéciale en épigraphie, il nous est difficile de tirer une conclusion des opinions si variées des épigraphistes. Pour les raisons données plus haut nous considérons les inscriptions de Glozel comme authentiques. Il semble non douteux qu'il s'agisse là d'une écriture très ancienne, mais à notre avis déjà très évoluée et présentant une évidente parenté avec les écritures égéennes, crétoises, cypriotes et avec l'écriture phénicienne. Ce sont même les caractères de type phénicien qui dominent à Glozel et on trouve à côté d'eux quelques caractères ibériques indiscutables et même des caractères ibériques assez rares comme ceux signalés par M. Waltz, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, observés sur un

tesson de poterie trouvé à Meca en 1899 et publiés par M. P. Paris, signes très voisins des signes 23 et 29 du relevé du D^r Morlet.

Il ne nous semble pas qu'on puisse tenter pour l'instant de déchiffrer les inscriptions de Glozel. Sans doute faut-il attendre la découverte d'une inscription bilingue comme celle qui rédigée en phénicien et en cyprïote a permis à G. Smith de déchiffrer l'écriture syllabique cyprïote et de découvrir sous cette écriture mystérieuse le dialecte grec.

On voit donc que l'épigraphie seule est incapable de dater Glozel avec quelque sûreté, c'est donc du côté de l'archéologie que nous devons nous tourner pour chercher la solution du problème.

Chronologie basée sur l'archéologie. — Le D^r Morlet se basant surtout sur l'existence de rennes gravés sur les galets de Glozel, cet animal étant disparu de la Gaule vers la fin du paléolithique ou peu après l'époque azilienne, place la station de Glozel tout au début des temps néolithiques, à l'époque de transition ou mésolithique. Elle débiterait avant même l'azilien et sa civilisation autochtone dériverait directement de l'art des chasseurs de renne du magdalénien.

Pour ma part, l'opinion de M. Morlet ne me semble pas pleinement démontrée. Les arguments sur lesquels il s'appuie me paraissent un peu fragiles. Tout d'abord l'existence du renne à Glozel n'est pas certaine. Les hésitations d'un paléontologiste aussi éminent que M. Depéret, voyant tout d'abord dans le « renne marchant » un daim, un élan, puis enfin un renne, montrent qu'il y a quelque difficulté à faire une détermination basée sur un croquis assez imprécis où je préfère voir avec M. l'abbé Breuil un « cervidé généralisé ». L'étude de M. Drinkmann, à ce point de vue, ne m'a pas pleinement convaincu et j'eusse préféré

la découverte d'ossements de rennes à des gravures toujours un peu incertaines. Il en est de même pour la fameuse scène d'allaitement. S'il était bien sûr que la femelle qui allaite porte des bois, on pourrait conclure à l'existence probable du renne à Glozel, les cervidés femelles autres que le renne étant généralement dépourvus de bois. Même si la présence du renne était bien démontrée, on ne peut en tirer la preuve que nous sommes près du paléolithique, le renne ayant pu se conserver dans les forêts du massif central jusqu'à une époque tardive et voisine des temps historiques. Un passage des commentaires de Jules César laisse même croire que le renne pouvait exister encore en Gaule à la venue des Romains.

L'examen des ossements et des dents trouvés à Glozel n'a montré que des espèces récentes. J'y ai reconnu des dents de porc, de cheval, de daim. Cette dernière espèce disparue depuis longtemps de la contrée.

J'estime qu'il est préférable de laisser de côté provisoirement les gravures sur galets qui rappellent de loin les gravures magdaléniennes mais avec un art en décadence. Il me semble qu'il faut attendre la découverte d'autres animaux disparus pour pouvoir à coup sûr affirmer la très haute antiquité de Glozel.

Si, laissant de côté les gravures trop difficiles à dater exactement, pour ne regarder que l'ensemble du mobilier funéraire, aujourd'hui où il ne paraît y avoir plus de doute que nous avons affaire à une nécropole, à un lieu d'ensevelissement, nous trouverons des haches polies, des anneaux de schistes analogues à ceux des dolmens et des camps néolithiques mais portant des inscriptions. La contemporanéité entre les haches polies, les anneaux de schiste, les harpons, l'industrie de l'os si développée à Glozel et les tablettes me semble indiscutable. Il nous sem-

ble toutefois plus difficile de rattacher étroitement cette industrie à la civilisation magdalénienne.

C'est du reste l'avis de l'homme certainement le plus compétent en préhistoire qui ait étudié Glozel, M. l'abbé Breuil¹. Il admet l'authenticité du gisement, mais pense qu'il ne date pas du début du deuxième âge de la pierre. Examinant les facettes que présentent les harpons en os, il pense que le métal n'y est pas étranger. Les silex lui paraissent atypiques et faiblement retouchés. Un tiers des petits fragments de silex sont des parcelles de haches polies. Et M. l'abbé Breuil conclut : « Rien ne rappelle le Paléolithique, ni l'Azilien, ni le Tardenoisien, ni notre néolithique normal ». Il n'a pas vu d'instruments en ivoire et en os de cervidés. Les harpons qui sont inutilisables, l'un d'entre eux est en schiste poli, lui paraissent des objets votifs. Il ne croit pas que ces objets s'apparentent directement au Magdalénien et l'on sait que des formes paléolithiques ont persisté longtemps dans les Balkans, la région baltique, le Fayoum.

La céramique lui paraît spéciale et à part deux ou trois vases ornés de zones de traits obliques, qui évoquent des vases britanniques ou armoricains, il ne voit pas de relation entre ces formes et les formes des milieux mégalithiques, palafittiques ou autres, beaucoup mieux cuits et de formes plus évoluées.

M. l'abbé Breuil trouve à Glozel un ensemble extraordinaire se rattachant peut-être à une population étrangère au monde occidental des dolmens et des palafittes, à un groupe humain exotique arrivé au stade néo-énéolithique

¹ Nous devons à la vérité de dire que les idées de M. l'abbé Breuil ont évolué en ce qui concerne l'authenticité du gisement de Glozel depuis le rapport qu'il a publié dans « l'Anthropologie » t. xxxvi, n° 5-6, pp. 543-558.

général. Il croit que les Glozéliens avaient du cuivre et il ne pense pas qu'il soit légitime de rattacher Glozel à une source magdalénienne occidentale.

M. Franchet qui a étudié de façon attentive en 1924, la question du four de verrier de Glozel, four qu'on doit peut-être aujourd'hui considérer comme une tombe à usage de four crématoire, a souligné la découverte importante d'un affutoir en grès, galet plat avec un trou biconique de suspension. Il en a été trouvé plusieurs depuis. Pour lui, cet instrument ne peut être antérieur à la découverte du métal. Les plus anciens aiguisoirs connus sont ceux du camp de Chassey, qu'il faut faire remonter à l'Enéolithique et peut-être au Bronze.

De plus, la présence du verre nécessite un outillage en métal que ne peut remplacer un outillage en pierre, le métal était donc connu des Glozéliens. M. Franchet en conclut, en se basant sur l'industrie verrière, que la station de Glozel ne peut appartenir au néolithique. Il la ramène jusqu'au I^{er} siècle, l'idole phallique étant inconnue en Gaule avant cette époque et certainement d'importation romaine. Il place Glozel au deuxième âge du fer.

Dans le raisonnement que soutient M. Franchet sur le Robenhausien il y a une grande part de vérité. Pour lui le polissage de la pierre apparaît avec les métaux, avec le cuivre en particulier et le néolithique pur n'existe probablement pas. Mon regretté maître, Em. Cartailhac, partageait une opinion très voisine. Il m'écrivait de Saint-Affrique, le 17 août 1919: « Italiens, Suisses, Français et « même Scandinaves, voient depuis longtemps les mobiliers de l'ancien âge du bronze joints aux legs de l'âge « dit néolithique. La belle flèche de pierre a survécu « longtemps au bout des traits, la hache de pierre polie « sort de nos cachettes ariégeoises de haches de bronze.

« C'est la tardive pioche comme en Egypte. Les stations
 « qui paraissent néolithiques des Alpes à Bayonne, ont
 « souvent sur les os des traces des oxydes de cuivre et
 « souvent les os, les pierres et les cuivres, comme dans
 « toutes nos grottes sépulcrales, marchent ensemble. Allez
 « voir les collections du Gard, au musée de Nîmes et
 « d'Alais et vous jugerez. Quand vous aurez fait le tour
 « des gisements autour de la Méditerranée, il sera fort
 « difficile d'affirmer que ceci ou cela est du néolithique
 « pur, d'une période néolithique bien définie. En Scan-
 « dinavie, d'admirables poignards ciselés en silex sont
 « des copies des bronzes italiens. Voyez en Bretagne gau-
 « loise, les grands monuments funéraires, le Mané er
 « Hroek, le mont Saint-Michel, n'ont pas donné de bronze,
 « mais des masses, cent haches plus belles les unes que les
 « autres. Les plus belles et les plus rares matières ont le
 « tranchant ainsi fait (évasé). Or cet évasement n'est que
 « l'imitation des haches de cuivre *martelées* pour être
 « aiguisées.

« Ces haches, au tranchant d'aspect métallique, ce sont
 « elles que l'on a recueillis dans le Midi, en trois ou qua-
 « tre endroits, avec les mêmes perles d'or ou de callaïs
 « que donnent d'autres gisements de la Bretagne au Cap
 « de Gibraltar, et du Portugal à Arles.

« Nous avons un camp néolithique classique, très pur,
 « dans la Charente, pas l'ombre d'une hésitation ne serait
 « permise au camp de Peu Richard, si nous n'y trou-
 « vions pas sur les poteries les yeux lenticulaires qui sont
 « devenus des motifs de décoration et dérivent de nos idoles
 « de l'Aveyron, du Tarn, de l'Hérault, du Gard et jus-
 « qu'à Hissarlik d'un côté, jusqu'en Portugal de l'autre,
 « jusqu'au Vexin normand, jusqu'à la Marne, datées tan-
 « tôt néolithiques, tantôt énéolithiques, par les objets ou
 « les formes des tombeaux ».

On voit par cette citation combien sont confuses nos connaissances en ce qui touche à l'âge de la pierre polie et combien il paraît vraisemblable que la hache de pierre ait été longtemps la contemporaine des métaux.

Pour notre part, autant qu'il peut nous être permis d'émettre un avis dans une aussi difficile question, nous dirons que nous avons été très frappés à Glozel des influences orientales signalées par M. l'abbé Breuil. Mais nous irons beaucoup plus loin que lui.

Sans parler de l'écriture, à affinités phéniciennes peu discutables, nous avons vu dans l'ensemble du mobilier funéraire de Glozel une grande ressemblance avec le mobilier funéraire mis à jour par Schliemann dans ses remarquables fouilles de Troie, à Hissarlik II, dans la ville préhistorique incendiée.

Les vases funéraires d'Hissarlik ont une ressemblance avec ceux de Glozel qui est évidente et qui a déjà frappé M. l'abbé Breuil et d'autres auteurs. A la vérité il y a bien quelques différences: existence d'anses, en formes d'ailerons, qui existent cependant quelquefois à Glozel comme à Hissarlik du reste, sous forme d'oreilles, présence fréquente de mamelles sur les vases à tête de chouette, ainsi que d'un ombilic, présence de couvercles. Mais ces détails mis à part, la ressemblance est grande, la physionomie de l'idole est la même: mêmes sourcils saillants, proéminents, se continuant avec un nez très court ou en bec, des yeux très rapprochés et arrondis. C'est la même divinité sans bouche qu'on retrouve dans les grottes sépulcrales de la Marne, dans la sépulture de Collorgues (Gard), dans les statues-menhirs du Midi de la France. Cette idole remonte au néolithique ou à l'énéolithique, car même dans les grottes de la Marne on a trouvé des traces de cuivre. Cette divinité tutélaire se retrouve à Hissarlik, dans les trois

villes énéolithiques et la représentation en a persisté jusqu'à l'âge du fer.

Le Dr Morlet considère les urnes funéraires d'Hissarlik comme plus évoluées. Or les urnes d'Hissarlik sont en général en argile peu cuites et faites à la main comme à Glozel. C'est surtout la céramique domestique qui est plus évoluée et nous ignorons celle de Glozel où on n'a guère trouvé jusqu'ici que des urnes funéraires. Et celles-ci sont très comparables.

On sait que pour Schliemann c'est la déesse troyenne Até, dont les Grecs ont fait Athené, qui est figurée sur les vases et peut-être identifiée avec Athé, la grande déesse hittite de Carchemish, que servaient les Amazones. Ces urnes funéraires à face humaine ou tête de chouette, on les retrouve en Poméranie, dans la région baltique et il y en a des séries à Dantzig et au musée de Berlin qu'on peut sûrement dater de l'âge du bronze, quelques-unes même de l'âge du fer.

A Glozel, comme à Hissarlik, on trouve, à côté des vases à décors incisés en dent de loup assez analogues, des haches polies de jade ou de jadéite, des scies de silex, des aiguilles en os et en ivoire assez grossières, bien moins fines que celles du Magdalénien. On trouve des perles de verre à Hissarlik et Schliemann a observé aussi la vitrification de la terre à brique dans les maisons de la deuxième ville préhistorique incendiée.

Mais la ressemblance va plus loin, sur la panse de certains vases on observe un caractère ornemental, caractère qui se rapproche de la lettre Go ou Ko du syllabaire de Carie et rappelle l'ornement en relief de certains vases de Glozel. Mieux encore, Schliemann a découvert à Hissarlik II et figure sous le n° 231-232 un objet qui est creusé au centre, il est vrai, mais présente des saillies globuleu-

ses qui le rapprochent assez des « Bobines » et, quoique en roche dure, une des pointes présente des lignes ressemblant à celle que tracerait un fil. Schliemann y voyait une idole.

A Hissarlik, on a encore trouvé des tubes d'ivoire ornements que Schliemann a considérés comme des fragments de flûte et toute une industrie de l'os, os appointés en forme d'alènes, aiguilles grossières en tout semblables à celles de Glozel.

Enfin Schliemann figure sous le n° 498 (Illios, trad. Egger), p. 501, des objets d'argile absolument semblables aux « lampes à bord droit » de Glozel. Schliemann a pu les identifier comme de petites coupes ou nacelles servant à fondre le cuivre, car il y a trouvé des restes de carbonate de cuivre. Les Troyens les faisaient, pour les rendre plus résistantes, en un mélange d'argile et de bouse de vache. Cet instrument rapproché de l'aiguiseur nous fait penser, quoiqu'on n'ait pas jusqu'ici trouvé de métal, que le cuivre existait peut-être à Glozel et que les prétendues lampes sont des creusets. On trouve même en grand nombre dès l'énéolithique des phallus à Hissarlik II, mais je dois à la vérité de dire qu'ils sont assez différents de ceux de Glozel. Le culte du phallus est très ancien et Hérodote (II, 51) le signale chez les Pélagés dès l'antiquité la plus reculée. Ce serait d'eux que les Athéniens auraient appris à faire des Hermés ithyphalliques. Le phallus se retrouve dans les îles habitées par les Pélagés et sur les murs cyclopéens d'Alatri et de Terni.

Hissarlik a fourni des fusaïoles de terre cuite comme Glozel. Elles sont ornées de même façon et portent des caractères d'écriture syllabique cypriote et nous avons déjà indiqué la parenté existant entre l'écriture de Glozel et certains au moins des caractères de l'alphabet cypriote.

Autre rapprochement, la crémation des morts était en usage à Hissarlik I et II. Or on sait que si l'inhumation correspond en général à l'âge de la pierre, l'incinération s'observe surtout à l'âge du bronze. Or, de l'aveu même du D^r Morlet, les squelettes recueillis ont subi une demi-incinération et les analyses de M. Couturier ont montré que les vases funéraires de Glozel contenaient de la cendre d'os et du charbon de bois.

De tout ce qui précède nous concluons que la station de Glozel nous paraît être une station prémycénienne. Certains indices nous font penser que le métal a pu être connu des Glozéliens, c'est donc à une époque voisine de celle d'Hissarlik II que nous placerons la station. De plus, l'existence du verre à Glozel n'est plus discutable et elle est très probablement contemporaine du fameux four de verrier, devenu four crématoire.

Donc, contrairement au D^r Morlet, nous sommes amenés sans pouvoir, bien entendu, en donner encore des preuves décisives, à placer Glozel non pas au début mais à la fin des temps néolithiques. Peut-être faudra-t-il ramener la station à l'âge du bronze, peut-être même au premier âge du fer¹.

Mais qu'importe? Les découvertes ultérieures seules permettront d'arriver à des conclusions certaines. Il faut attendre que le champ Fradin, qui n'a encore été fouillé qu'à moitié et qui a déjà fourni 4.000 pièces, soit fouillé dans toute son étendue, même aux points où se trouvent des arbres, empêchant toute idée d'introduction récente d'objets faux. Je suis persuadé que les accusations de mystification ne pourront tenir longtemps devant de nouvelles

¹ La découverte, dans l'Allier d'une tombe contenant un squelette accompagné d'un disque en chiste poli portant des caractères glozéliens et d'un poignard de bronze vient donner quelque fondement à l'hypothèse que nous avons formulé relativement à l'âge de la station de Glozel.

trouvailles permettant de dater plus sûrement encore la station.

Le rapprochement que nous avons fait entre le mobilier de Glozel et celui d'Hissarlik II semble indiquer qu'il y a eu des influences orientales à Glozel, déjà soupçonnées par M. l'abbé Breuil. Elles sont d'autant moins difficiles à admettre que des relations commerciales existaient déjà par mer autour de la Méditerranée et sur les côtes de l'Atlantique dès le deuxième âge de la pierre.

La station de Glozel est donc étonnante par la nouveauté des trouvailles qui y ont été faites et par le mélange d'industries en apparence disparates qui a fait naître des doutes sur l'authenticité. Nous avons vu que ce même mélange d'objets se retrouvait à Hissarlik.

C'est à la patience et au labeur du D^r Morlet que nous devons la connaissance de ce curieux et remarquable gisement. Il a tenu à le fouiller lui-même et a voulu en garder la paternité. C'était bien son droit. Au début, en effet, les archéologues les plus compétents se sont désintéressés des premières trouvailles et alors que la Société d'Emulation de Moulins refusait aux Fradin la subvention de 50 francs demandée, le D^r Morlet a subventionné les fouilles en donnant tout d'abord 200 fr., puis, comprenant vite l'intérêt de la station il a pris bientôt lui-même la direction des recherches.

Si les découvertes ultérieures confirment, sans doute possible, l'authenticité du gisement de Glozel, le D^r Morlet aura bien mérité de la science et fait faire un grand pas à nos connaissances en archéologie préhistorique, même si ses idées sur la très haute antiquité du gisement ne sont pas confirmées et s'il est démontré, comme je le crois, que Glozel remonte seulement au protohistorique.

D^r Marc ROMIEU,

Professeur à l'Université d'Aix-Marseille